
LES BATAILLES DE L'ESPRIT

HERVÉ KEMPF

Un aspect fascinant du système de destruction de la nature qui se déroule à Hambach, est que cette destruction est mise en scène, présentée comme une attraction touristique.

Dans le désert qu'est devenue la mer d'Aral, dans la zone interdite de Tchernobyl, dans les villages muets contaminés par Fukushima, dans les plaines d'Alberta dévastées par les sables bitumineux, on tente de cacher les plaies purulentes que la culture de consommation inflige à la nature.

À Hambach, aucune honte : au bord de chacune des trois grandes mines à ciel ouvert qui déchirent la peau de la Terre, des points de vue sont aménagés, agrémentés de jeux pour enfants, de cafétérias, voire de chaises longues permettant de contempler confortablement les immenses excavatrices qui, au loin, dévorent les champs et les villages.

Il s'agit d'accoutumer le touriste à la banalité du mal de la dévastation du monde. J'emploie à dessein le concept d'Hannah Arendt : il y a bien à Hambach la volonté de banaliser, de normaliser, de rendre anodine la guerre contre la biosphère, comme s'il s'agissait d'un fonctionnement fatal, inévitable, innocent de la société humaine, et somme toute admirable, puisque méritant la mise en spectacle. Et dont les auteurs n'auraient au fond aucune responsabilité particulière, n'étant qu'une part d'une mécanique générale qui impose sa loi inexorable à tous.

Nulle candeur ou ignorance, cependant, dans cette exhibition : les maîtres de l'exposition ne peuvent aujourd'hui prétendre ignorer la perspective des guerres, violences, chaos qu'entraînera dans la société humaine la rupture de l'homéostasie de la planète.

Entraînera ? Oui, si le désir insatiable de disposer d'énergie sans contrainte continue à être la boussole du système productiviste actuel, alias capitalisme, s'il continue à rendre indispensable d'extraire jusqu'au dernier grain charbon et lignite, de pomper jusqu'à la dernière goutte pétrole et schiste bitumineux, de prolonger jusqu'au prochain accident les centrales nucléaires, d'aspirer jusqu'à la dernière molécule le gaz enfoui dans les roches.

Alors, dans l'atmosphère saturée de CO2 et de méthane, à côté des forêts ravagées et des prairies transformées en monocultures transgéniques, parmi les océans étouffés et acidiifiés, les sociétés humaines se disloqueront dans des affrontements

sanglants en se repliant sur elles-mêmes, à moins que des régimes de fer imposent le joug de la gestion autoritaire de la pénurie.

Tuer la nature, c'est préparer l'abaissement de la dignité humaine, l'assujettissement des êtres dans l'univers de la contrainte, la régression durable du rêve d'émancipation et de progrès de l'esprit.

Mais le pire n'est jamais sûr. Ce n'est pas tant dans les technologies qu'il faut chercher le salut que dans le cœur de l'homme.

Que pèsent à Hambach quarante jeunes et moins jeunes perchés dans les arbres en écoutant le chant des oiseaux, face à des excavatrices géantes protégées par des policiers en tenue de combat ? Rien. Mais ils sont tout. Ils sont l'affirmation de la liberté humaine face à la puissance de la machine. Ils sont l'expression de la raison face à la démesure de l'avidité. Ils sont le souffle de la Terre face au vacarme du moteur.

Nous ne pouvons ainsi exclure l'hypothèse que les êtres libres qui se battent à Hambach et ailleurs parviennent à enrayer la machine destructrice et à convaincre leurs frères et sœurs humains que le « normal » est criminel, et que l'avenir repose sur une mutation des esprits et des modes d'existence.

«Nous ne combattons pas pour la nature», disent-ils, «nous sommes la nature qui résiste».

Comme à Notre-Dame-des-Landes, comme à Rosia Montana, comme à Fukushima, comme au Testet, comme à Belo Monte, ils disent que l'avenir de l'humanité passe par une relation nouvelle avec ce que nous, en Occident, appelons la nature. Qu'il faut vivre dans la forêt, vivre avec la forêt, être la forêt, et que le temps où les philosophes nous pensaient « maîtres et possesseurs de la nature » est révolu.

Le combat qui se mène à Hambach, comme en tant d'autres endroits du globe, n'est qu'apparemment entre des activistes écologistes et des policiers qui défendent la loi du capital. Ce combat est culturel : entre la vision d'une humanité réconciliée avec le cosmos et la perspective d'une consommation inextinguible de ce qui est disponible. Entre la sobriété heureuse et l'infini toujours frustré du désir matériel. Entre la liberté de l'esprit et la soumission à la matière.

« Le problème n'est pas l'exploitation de la mine », nous dit P.A., un activiste de Hambach, « mais l'esprit de ceux qui la font ». Ce qui se passe dans l'esprit des destructeurs de la nature, ce qui se passe dans l'esprit des observateurs de cette destruction, ce qui se passe dans l'esprit des millions de gens qui trouvent normal que leur écran plat ou leur téléphone fonctionne sans discontinuer, s'appelle la culture. La culture est ce qu'une société considère comme son mode normal d'existence, un assemblage de valeurs, de normes, d'habitudes, et d'objets matériels, propre à chaque époque et qui à chaque époque paraît « naturel » alors qu'il est historiquement particulier.

La culture du monde moderne, dans les pays dits occidentaux, considère comme normale une consommation matérielle moyenne dispendieuse. Mais alors que les griots du dogme productiviste répètent soir et matin que la croissance économique est indispensable, nous oublions que la société humaine connaît aujourd'hui le plus haut niveau de richesse matérielle qu'ait jamais connu l'humanité. Il faut le répéter, tant ce caractère essentiel du présent est constamment oublié : la richesse matérielle de l'humanité n'a jamais été aussi grande qu'aujourd'hui.

Ce constat ne peut bien sûr pas être énoncé seul : l'abondance est extrêmement mal répartie. En termes de richesse matérielle moyenne par habitant, le début du XXI^e siècle connaît la plus grande inégalité qui ait jamais existé. Tant entre pays qu'au sein de chaque pays, elle atteint des niveaux records.

Elle s'accroît encore, alors même que le capitalisme est entré en crise en 2008 : en Europe et aux États-Unis, les 1 % les plus riches ont vu leur part de la richesse collective s'accroître, tandis que les 40 % les plus pauvres voyaient leur sort se dégrader.

La culture matérielle actuelle se caractérise donc par deux traits : un niveau global d'abondance matérielle plus élevé que jamais ; un niveau d'inégalité plus élevé que jamais. Mais une culture n'est pas constituée que de faits. Elle comprend tout autant valeurs, représentations, désirs. Au cœur de cette culture riche et inégale se trouve un désir de consommation stimulé par le mode de vie extravagant des classes dominantes, dans une société individualiste où la rivalité ostentatoire joue à plein.

Ainsi, ce qui se déploie, à Hambach et dans les dizaines d'autres lieux où des groupes de personnes libres et déterminées luttent contre la destruction du monde, c'est un combat de valeurs : affirmer hautement un autre jeu de valeurs que celui de la culture dominante. Affirmer que la richesse s'accumule maintenant au prix de la nature, et donc de l'avenir des humains. Affirmer qu'on peut vivre dans la sobriété et le partage sans malheur ni frustration. Affirmer que l'avidité et la cupidité ruinent l'âme de l'homme comme elles ruinent la vie des forêts et la beauté des lieux. Affirmer que l'être trouve sa liberté dans ses actes et non dans ses biens.

Affirmer, aussi, que le système actuel est aveugle : car l'avenir se dessine nettement, tant sur le plan écologique que social. Sur le plan écologique, on l'a dit, l'horizon est connu : si l'on continue à émettre des gaz à effet de serre sans limite, comme veulent le faire ceux qui exploitent les mines de charbon de Hambach et d'ailleurs, le changement climatique, la chute de la biodiversité, la pollution généralisée transformeront radicalement les conditions d'existence des sociétés humaines au cours de ce siècle.

Sur le plan social, la prévision a moins pénétré la conscience collective, mais est tout aussi claire. Nous sommes engagés dans un grand mouvement historique de convergence : après deux à trois siècles qui ont vu les habitants des pays occidentaux accéder à un niveau de consommation matériel et énergétique très supérieur à celui de la moyenne des autres habitants de la planète, nous sommes entrés dans un mouvement de resserrement des écarts, que l'on peut appeler la Grande convergence. Elle nous fait revenir à la situation qui a été la normale durant les millénaires précédents de l'histoire de l'humanité : un niveau moyen de consommation matérielle et énergétique très similaire d'un bout à l'autre de la planète.

Mais la crise écologique se dresse comme un mur devant la perspective d'un enrichissement illimité de la société humaine. Cela signifie que les sept milliards d'humains que nous sommes aujourd'hui, les neuf que nous serons vers 2050, ne pourront pas consommer au niveau occidental actuel.

La Grande convergence va donc aboutir à un niveau moyen plus bas, si l'on veut éviter le chaos écologique. Et donc, pour les habitants des pays occidentaux et d'autres pays riches, une baisse de la consommation, un appauvrissement matériel vont et doivent se produire.

Ce que nous affirmons, le voici : la crise écologique détermine notre destin, et nous devons organiser la baisse collective de notre consommation énergétique et matérielle.

C'est bien parce que le capitalisme se sent menacé par ce message plus que par aucun autre qu'il déploie tant d'énergie à le réprimer. Le capitalisme ne propose plus aujourd'hui d'horizon pouvant convaincre les peuples. L'inégalité y est flagrante, le dégât environnemental massif, et les lumières scintillantes de la profusion matérielle n'attirent plus guère une jeunesse qui éprouve au quotidien la précarité que lui réserve le choix néo-libéral. À mesure que les feux de la fête s'éteignent, matraques et endoctrinement télévisuel deviennent la réalité de l'ordre social. Mais matraque et télévision ne peuvent cacher la vacuité du système : il ne promet plus rien, sinon son maintien à tout prix.

Cette bataille culturelle, nous sommes en train de la gagner. Cette affirmation semblera bien immodeste, tant est grande la disproportion des forces entre l'appareil médiatique qui répand le dogme et les voix de celles et de ceux qui annoncent l'avenir. Et pourtant, la masse des esprits évolue, plus encore par le constat de ce qui se passe et qui s'impose que sous l'influence des voix marginales dont pourtant le souffle fluet s'entend peu à peu.

Mais rien ne permet en revanche d'affirmer que nous gagnerons la bataille à temps. Que la nouvelle culture, fondée sur la coopération, la sobriété, une nouvelle relation avec la biosphère, déploiera ses vertus suffisamment à temps pour prévenir l'écroulement.

Il n'importe pas de connaître aujourd'hui l'issue de la bataille. Nous savons, simplement, qu'il nous faut la mener. Merci à celles et à ceux d'Hambach et de tant d'autres lieux de se battre. En se retrouvant, peut-être, dans ces mots de P.A. : « Ils peuvent m'emprisonner, ils peuvent m'insulter, ils peuvent me battre, mais ils ne peuvent pas prendre mon esprit. »

DER KAMPF DES GEISTES

HERVÉ KEMPF

Ein faszinierender Aspekt des Naturzerstörungssystems in Hambach ist, dass die Zerstörung der Natur als Touristenattraktion in Szene gesetzt wird.

In der aus dem Aralmeer entstandenen Wüste, in der verbotenen Zone Tchernobyls, in den durch die Katastrophe von Fukushima verseuchten und verstummt Dörfern, in den von Teersand verwüsteten Ebenen Albertas versucht man die eitrigen Wunden, die die Konsumkultur der Natur zugefügt hat, zu verstecken.

In Hambach kennt man kein Schamgefühl: Am Rande der drei großen, die Erdoberfläche aufreißenden Tagebauminen sind Aussichtspunkte angelegt. Kinderspielplätze und Wirtschaftshäuser machen den Aufenthalt angenehm, und es stehen sogar Liegestühle bereit, die es erlauben, den riesigen Baggern, die in der Ferne Felder und Dörfer verschlingen, bequem zuzuschauen.

Es geht darum, die Touristen an die Banalität der Verwüstung der Welt zu gewöhnen. Ich benutze bewusst das Konzept von Hannah Arendt: Es gibt in Hambach den Willen zu banalisieren, zu normalisieren, den Krieg gegen die Biosphäre zu verharmlosen, als handle es sich um ein schicksalhaftes Funktionieren, das unvermeidbar, unabhängig von der menschlichen Gesellschaft und letztendlich bewundernswert ist, da es verdient, zur Schau gestellt zu werden. Die Urheber dieses Schauspiels tragen im Grunde keine besondere Verantwortung und wären lediglich Teil eines allgemeinen Gefüges, das allen sein unerbittliches Gebot auferlegt.

Keine Unbefangenheit oder Unkenntnis hingegen in dieser Zurschaustellung: die Begründer dieser Ausstellung können heute nicht den Anspruch erheben, in Unkenntnis über die Perspektive von Kriegen, Gewalttaten und Chaos zu sein, die der Gleichgewichtsbruch des Planeten nach sich ziehen wird.

Nach sich ziehen wird? Ja, wenn das unersättliche Verlangen, unbegrenzt über Energie zu verfügen, der Wegweiser des aktuellen Produktionssystems

alias Kapitalismus bleibt, und die Gewinnung von Kohle und Braunkohle bis zur letzten Schicht, das Pumpen von Erdöl und Ölschiefer bis zum letzten Tropfen, die Nutzungsverlängerung der Kernkraftwerke bis zum nächsten Unfall und das Absaugen der letzten, in tiefsten Gesteinsfugen noch verbleibenden Gasmoleküle weiterhin notwendig bleibt...

Dann werden die menschlichen Gesellschaften in der mit Kohlendioxid und Methan gesättigten Atmosphäre, umgeben von verwüsteten Wäldern und in Gentech-Monokulturen umgewandelten Wiesen, inmitten von im Dreck versunkenen und übersäuerten Ozeanen, auseinanderbrechen. Blutige Zusammenstöße und der Rückzug auf sich selbst werden die Menschheit zerrütten, es sei denn, die Regierungen setzen eisern das Joch einer autoritären Verwaltung der Knappheit durch.

Die Natur töten bedeutet die Menschenwürde senken, Menschen dem Universum des Zwangs unterwerfen; der dauerhafte Rücktritt vom Traum der Emanzipation und von der Entwicklung des Geistes.

Aber das Schlimmste steht niemals fest. Nicht so sehr in der Technologie, sondern vielmehr im Herzen der Menschen sollte man nach Lösungen suchen.

Wie stark fallen die vierzig jungen oder weniger jungen Menschen ins Gewicht, die in Hambach angesichts der riesigen durch Polizisten in Kampfleidung geschützten Bagger auf Bäumen sitzen und dem Gesang der Vögel lauschen? Gar nicht. Aber sie sind alles. Sie behaupten die menschliche Freiheit gegenüber der Kraft der Maschinen. Sie sind der Ausdruck der Vernunft gegenüber maßloser Gier. Sie sind der Atemzug der Erde im Angesicht des Motorenlärms.

Wir können daher die Möglichkeit nicht ausschließen, dass es den freien, in Hambach und an anderen Orten kämpfenden Menschen gelingt, die zerstörerische Maschine zu bremsen und ihre Brüder und Schwestern davon zu überzeugen, dass das « Normale » kriminell ist, und dass die Zukunft auf der Veränderung der Denkweisen und Lebensformen beruht.

« Wir kämpfen nicht für die Natur », sagen sie, « wir sind die Natur, die Widerstand leistet ».

Wie in Notre-Dame-des-Landes, wie in Rosia Montana, wie in Fukushima, wie im Testet, wie in Belo

Monte, sagen sie, dass die Zukunft der Menschheit mit der Erneuerung unserer Beziehung zu dem, was wir hier im Westen Natur nennen, einhergeht. Man muss im Wald und mit dem Wald leben, der Wald sein. Die Zeit, in der die Philosophen uns als « Herren und Besitzer der Natur » bezeichneten, ist vorbei.

Der Kampf, der in Hambach wie auch an so vielen anderen Orten auf der Erde geführt wird, findet anscheinend ausschließlich zwischen Umweltaktivisten und Polizisten statt, die das Gesetz des Kapitals verteidigen. Dieser Kampf ist kulturell: zwischen der Vorstellung einer mit dem Kosmos versöhnten Menschheit und der Lust auf unstillbaren Konsum all dessen, was vorhanden ist. Zwischen glücklicher Mäßigkeit und der Unendlichkeit immerzu unbefriedigten materiellen Begehrens. Zwischen der Freiheit des Geistes und der Unterwerfung unter materialistische Werte.

« Das Problem ist nicht die Ausbeutung der Mine », sagt uns P.A., ein Hambacher Aktivist, « aber die Einstellung derer, die es tun ». Das, was in den Köpfen der Naturzerstörer, was in den Gedanken der Beobachter dieser Zerstörung abläuft, das, was sich in den Köpfen von Millionen von Menschen abspielt, für die es normal ist, dass ihr Flachbildschirm oder ihr Telefon kontinuierlich funktioniert, heißt Kultur. Kultur ist das, was eine Gesellschaft als ihre normale Existenzform ansieht, ein Zusammenspiel von Werten, Normen, Gewohnheiten und materiellen Dingen, das jeder Epoche eigen ist und jeder Zeit als « natürlich » erscheint, obwohl dieses Zusammenspiel historisch einzigartig ist.

Die Kultur der modernen Welt, insbesondere die der westlichen Länder, sieht einen durchschnittlich kostenspielerischen materiellen Konsum als normal an. Während die Scharlatane des produktivistischen Dogmas tagtäglich wiederholen, dass Wirtschaftswachstum unbedingt notwendig ist, vergessen wir, dass die menschliche Gesellschaft sich derzeit auf der höchsten Stufe materiellen Reichtums befindet, die die Menschheit je erreicht hat. Es gilt zu wiederholen, dass dieser Aspekt der Gegenwart ständig vergessen wird: Der materielle Reichtum der Menschheit war nie so groß wie heute.

Diese Feststellung reicht an sich nicht aus: Der Überfluss ist extrem ungleich verteilt. Die durchschnittliche Verteilung des materiellen

Reichtums unter den Einwohnern war noch nie so ungleich wie am Anfang des 21. Jahrhunderts. Die Ungleichheiten zwischen verschiedenen Ländern und auch innerhalb eines Landes erreichen Rekordniveaus.

Und obwohl sich der Kapitalismus seit 2008 im Krisenzustand befindet, steigt diese Ungleichheit weiter: In Europa und in den Vereinigten Staaten haben die Reichsten, die 1% der Bevölkerung darstellen, ihren Anteil am kollektiven Reichtum vergrößert, wohingegen sich die Situation der Ärmsten, die 40% der Bevölkerung darstellen, verschlechtert hat.

Die aktuelle materielle Kultur wird durch zwei Merkmale charakterisiert: ein weltweit hohes Niveau an materiellem Überfluss wie nie zuvor, und ein noch nie da gewesenes Niveau der Ungleichverteilung. Eine Kultur besteht allerdings nicht nur aus Fakten. Sie beinhaltet Werte, Vorstellungen und Wünsche. Im Herzen dieser reichen und ungleichen Kultur, in einer individualistischen Gesellschaft, in der die prahlerische Rivalität voll zum Tragen kommt, keimt der Wunsch nach Konsum, der vom extravaganten Lebensstil der herrschenden Klassen angeregt wird.

Wenn in Hambach und an anderen Orten Gruppen freier und entschlossener Menschen gegen die Zerstörung der Welt kämpfen, geht es um einen Kampf der Werte: Es geht darum, laut und deutlich andere Werte als die der vorherrschenden Kultur kundzutun. Auszusprechen, dass der Reichtum sich auf Kosten der Natur anhäuft, also auf Kosten der Zukunft der Menschen. Es gilt, vor allen zu behaupten, dass man Bescheidenheit und Teilen ohne Unglück und Frust erleben kann. Verlauten zu lassen, dass Gier und Habsucht die menschliche Seele ruinieren, genauso wie sie auch die Wälder und Schönheit der Umwelt zerstören. Dass der Mensch seine Freiheit durch seine Taten und nicht durch seinen materiellen Besitz erlangt.

Auch muss deutlich gesagt werden, dass das aktuelle System blind ist: Die Zukunft zeichnet sich klar ab, sowohl auf ökologischer als auch auf sozialer Ebene. Auf ökologischer Ebene ist wie gesagt der Horizont bekannt: Wenn die Treibgasemissionen in gleichem Maße weitergehen, wie es von den Betreibern der Kohleminen in Hambach und anderswo geplant ist, werden der Klimawandel, der Verlust der Artenvielfalt und die globale

Umweltverschmutzung die Existenzbedingungen der menschlichen Gesellschaften im Laufe des Jahrhunderts grundlegend verändern.

Auf sozialer Ebene sind die Prognosen weniger in das kollektive Bewusstsein eingedrungen, wenn sie auch genauso klar sind. Wir befinden uns in einem historisch bedeutenden Konvergenzprozess. Im Laufe der letzten zwei - drei Jahrhunderte haben die Bewohner der westlichen Länder ein Niveau materiellen Konsums und einen Energieverbrauch erreicht, der erheblich über dem Durchschnitt der anderen Bewohner unseres Planeten liegt. Nun gleichen sich die Abweichungen und Unterschiede aus, was man als Große Konvergenz bezeichnen kann. Dieser Prozess bringt uns zurück zu dem, was in den vergangenen Jahrtausenden der Menschheitsgeschichte die Norm war: ein auf dem ganzen Planeten durchschnittlich ähnlicher Material- und Energieverbrauch.

Aber die ökologische Krise steht wie eine Mauer der Aussicht auf unendliche Bereicherung der menschlichen Gesellschaft gegenüber. Das bedeutet, dass wir, die sieben Milliarden Menschen, die wir heute sind, und die neun Milliarden, die wir 2050 sein werden, uns nicht nach dem aktuellen westlichen Konsumniveau richten können.

Die Große Konvergenz wird also zu einem durchschnittlich tiefer liegenden Niveau führen, will man das ökologische Chaos vermeiden. Das wird und muss eine Senkung des Konsums, eine materielle Verarmung der Bewohner der westlichen und anderer reicher Länder mit sich bringen.

Wir stellen fest, dass die ökologische Krise unser Schicksal bestimmt und wir die kollektive Senkung unseres Material- und Energieverbrauchs organisieren müssen.

Da sich der Kapitalismus durch diese Botschaft bedroht fühlt, bringt er so viel Energie auf, um sie zurückzudrängen. Der Kapitalismus bietet den Völkern heute keine überzeugende Aussicht auf die Zukunft mehr. Die Ungleichverteilung ist flagrant, die Umweltschäden so massiv und die funkelnden Lichter des materiellen Reichtums ziehen kaum mehr die Jugend an, die tagtäglich die Unsicherheit erlebt, die ihr die neoliberale Wahl reserviert. Die Festbeleuchtung erlischt und Knüppel und Indoktrination durch das Fernsehen werden zur Realität der sozialen Ordnung. Aber Knüppel und Fernsehen können die Leere des Systems nicht

verstecken: Es verspricht nichts mehr, außer sein Beibehalten um jeden Preis.

Wir sind dabei, diesen kulturellen Kampf zu gewinnen. Diese Aussage klingt sehr unbescheiden im Anblick des großen Missverhältnisses zwischen den Kräften des Medienapparats, der das Dogma verbreitet, und den Stimmen derer, die die Zukunft ankündigen. Und dennoch entwickelt sich die Masse des Geistes mehr noch durch die Erkenntnis dessen, was geschieht und sich aufdrängt, als unter dem Einfluss der Stimmen am Rande, deren Hauch zunehmend spürbar wird.

Nichts erlaubt hingegen zu behaupten, dass wir den Kampf rechtzeitig gewinnen werden. Dass die neue Kultur, die auf Kooperation, Genügsamkeit und eine neue Beziehung zur Biosphäre aufbaut, ihre Tugenden rechtzeitig entwickeln wird, um den Zusammenbruch zu verhindern.

Es ist heute nicht wichtig, den Ausgang des Kampfes zu kennen. Wir wissen allerdings, dass wir diesen Kampf führen müssen. Danke an alle in Hambach und überall, wo gekämpft wird. Vielleicht findet man sich in P.A.'s Worten wieder: « Sie können mich einsperren, sie können mich beleidigen, sie können mich schlagen, aber sie können mir nicht meinen Geist nehmen ».

BATTLES OF THE MIND

HERVÉ KEMPF

A fascinating aspect of the system of nature destruction being played out at Hambach is that this destruction is being stage managed, presented as a tourist attraction.

In the desert which the Aral Sea has become, in Chernobyl's forbidden zone, in the silent villages contaminated by Fukushima, in the Alberta plains devastated by oil-bearing sands, attempts are made to hide the suppurating wounds which consumer culture is inflicting on nature.

At Hambach, no shame: on the edges of each of the three extensive opencast mines which are ripping into the Earth's skin, observation areas have been installed, embellished with games for children, cafeterias, even recliner seats which allow people to comfortably contemplate the immense excavators which, in the distance, are devouring fields and villages.

It is a question of accustoming the tourist to the banality of the evil of the world's ruin. I use Hannah Arendt's concept deliberately here: at Hambach there is indeed the desire to make commonplace, to normalise, to render trifling the war against the biosphere, as if it was a case of an irresistible operation, inevitable, innocent of human society, and altogether admirable, because deserving of being placed on show. And for which its curators have no particular responsibility, deep down, being only a part of a general mechanism which imposes its inexorable law on everyone.

No innocence or ignorance in this exhibition, however: the exhibition's overseers cannot today claim to be unaware of the prospect of wars, violence and chaos into which human society will be swept by a breakdown of the planet's homeostasis.

Will be swept? Yes, if the insatiable desire to have energy available without any hindrance continues to be the compass of the current production-driven system, alias capitalism; if it continues to make compulsory the extraction of coal and lignite to the last grain, pumping out petroleum and oil-shale to the last drop, extending nuclear power station use until the next accident, and sucking up the gas buried within rocks to the last molecule.

In that case, in the CO² and methane saturated air, alongside ravaged forests and fields transformed into transgenic monocultures, in the midst of suffocated and acidified oceans, human societies will disintegrate into bloody confrontations in drawing in on themselves, unless the iron regimes decree the yoke of an authoritarian administration of the shortage crisis.

To kill nature is to prepare the abasement of human dignity, the subjection of human beings in the universe of coercion, the lasting decline of the dream of emancipation and the progress of the spirit.

But the worst case scenario is never a certainty. It is not so much in technologies than in the heart of humanity that salvation must be sought.

In the balance of things what weight do forty young and not so young people carry, perched in the trees and listening to bird song, set against giant excavators protected by police in combat gear? None. But they are everything. They are the affirmation of human freedom against the power of the machine. They are the expression of reason against the excess of greed. They are the breath of the Earth against the din of the engine.

We thus cannot rule out the hypothesis that the free thinkers who are fighting at Hambach and elsewhere manage to jam the destructive machine and convince their fellow human beings that the 'normal' is criminal, and that the future rests on a transformation of minds and ways of living.

'We are not fighting for nature,' they say, 'we are the nature fighting back.'

As in Notre-Dame-des-Landes, as in Rosia Montana, as in Fukushima, as in Testet, as in Belo Monte, they say that the future of humanity lies in a new relationship with what we in the West call Nature. That it is necessary to live in the forest, live with the forest, be the forest, and that the time when the philosophers thought us the 'Masters and owners of nature' has passed.

The battle being carried out at Hambach, as in so many other places around the globe, is only in appearance one between environmental activists and the police who are defending the law of capital. This struggle is cultural: between the vision of a humanity reconciled with the cosmos and the prospect of an unquenchable consumption of what is avail-

lable. Between voluntary simplicity and the always frustrated infinity of material desire. Between the freedom of the mind and the submission to material things.

'The problem isn't the mine being operated,' tells us P.A., a Hambach activist, 'but the mentality of those who are doing it.' What goes on in the minds of the destroyers of nature, what goes on in the minds of the observers of this destruction, what goes on in the minds of the millions of people who find it quite natural that their flat screen or their smartphone functions continuously, is called culture. Culture is what a society considers as its normal mode of existence, an assemblage of values, norms, habits and material objects, characteristic of each era and which in each era appears 'natural,' whilst it is historically specific.

The culture of the modern world, in so-called 'Western' countries, considers a costly average material consumption to be the normal state of affairs. But while the praise singers of productivist dogma repeat morning and night that economic growth is vital, we forget that human society is today experiencing the highest level of material wealth humanity has ever known. It is worth repeating, such is the essential character of the present constantly forgotten: humanity's material wealth has never been as great as today.

Of course this observation cannot be enunciated on its own: this affluence is extremely unevenly distributed. In terms of average per capita material wealth, the beginning of the 21st century is witnessing the greatest inequality ever known. Both between countries and within each country, it is reaching record levels.

And it is still rising, even though capitalism went into crisis in 2008: in Europe and the United States the richest 1% have seen their share of the collective wealth increase, whilst the poorest 40% are seeing their lot deteriorate.

Contemporary material culture is thus marked by two characteristics: a global level of material wealth which is higher than ever; a level of inequality which is higher than ever. But a culture is not only made up of facts. It is just as much composed of values, representations, desires. At the heart

of this rich and unequal culture is found a desire for consumption stimulated by the extravagant lifestyle of the dominant classes, in an individualistic society in which ostentatious rivalry is given full rein.

What is thus being deployed, at Hambach and at the dozens of other places where free and determined people are fighting against the destruction of the world, is a battle of values: loudly declaring a set of values other than that of the dominant culture. Declaring that wealth is now being piled up at the cost of nature, and thus the future of humanity. Declaring that we can live in simplicity and sharing without hardship and frustration. Declaring that greed and cupidity are ruining the soul of humanity just as they are destroying the forests and the beauty of these sites. Declaring that human beings discover their liberty in their actions and not in their possessions.

Declaring, also, that the current system is blind: because the future is being clearly mapped out, both on an ecological and a social level. On the ecological level, as has been said, the future horizon is known: if we continue to emit greenhouse gases limitlessly, as those operating the coalmines at Hambach and elsewhere want to do, climate change, the collapse of biodiversity and the widespread pollution will radically transform human societies' living conditions over the course of this century.

On the social level, the prognosis has less permeated the collective consciousness, but it is just as clear. We are engaged in a great historical convergence: after two or three centuries which have seen the inhabitants of Western countries reach levels of material and energy consumption very much higher than the average for the planet's other inhabitants, we are entering a juncture in which the gaps are narrowing, which we might call the Great Convergence. It is taking us back to the situation which was the standard in the preceding millennia of the history of humanity: very similar levels of material and energy consumption from one end of the planet to the other.

But the environmental crisis is rising up like a wall before the prospect of unlimited increases in wealth for human society. This means that the seven billion human beings we are today, and the nine which we will be around 2050, will not be able to consume at current Western levels.

The Great Convergence will thus result in lower average levels, if we wish to avoid ecological chaos. And thus, for the inhabitants of Western and other rich countries, a drop in consumption and a material impoverishment will and must occur.

What we are saying is this: the environmental crisis is determining our fate and we must organise the collective downturn of our energy and material consumption.

It is precisely because capitalism feels more threatened by this message than by any other that it is deploying so much energy to crack down on it. Capitalism today no longer offers any future perspective capable of persuading the people. Its inequality is flagrant, the environmental damage massive, and the sparkling lights of material abundance have little attraction for a youth which on a daily basis faces the precarity which the neoliberal model has in store for it. As the festival lights go out one by one, the truncheon and television indoctrination are becoming the reality of the social order. But the truncheon and the television cannot hide the system's vacuousness: it no longer promises anything, if not its maintenance at all cost.

We are winning this cultural battle. This declaration will certainly seem immodest, so great is the disparity of forces between the media apparatus which broadcasts the dogma and the voices of those who are heralding the future. And yet, the majority of mentalities are changing, more through an observation of what is happening and what is being established than through the influence of the marginal voices whose slender breath is nonetheless little by little making itself heard.

But conversely there is nothing to say that we will win the battle in the end. That the new culture, founded on co-operation, simplicity, and a new relationship with the biosphere, will sufficiently unfurl its virtues in time to prevent the collapse.

Today it is not important to know the outcome of the battle. We simply know that we have to engage in it. Thank you to those at Hambach and at so many other sites for fighting. In coming together, maybe, in the words of P.A.: 'they can imprison me, they can insult me, they can beat me, but they cannot take my mind.'